

VARIATIONS SUR UN VIEUX THÈME

Bien que les auteurs contemporains ne pratiquent et n'apprécient plus le genre « Thème et Variations » force est bien de reconnaître qu'il a produit autrefois des œuvres de premier ordre. Certaines mélodies contiennent, en puissance, de si riches développements que la fantaisie de générations successives peut aisément, et sans crainte de redites, en faire naître mille et une arabesques, les plus dissemblables entre elles malgré leur source commune. Il en est de même dans le « monde des idées » certains « thèmes », par la force de leur logique s'avèrent vrais à travers les siècles ; à des époques déterminées la verve plus ou moins primesautière des critiques d'art les a, sous forme de dissertations graves ou légères, disertes ou pédantes, variés à l'infini, mais le « fond » est tellement solide qu'il demeure, alors que les artifices de la mode et les fluctuations ininterrompues du goût ont fait sombrer dans l'oubli les ingénieuses broderies des commentateurs.

Combien de fois n'avons nous pas vu dans le domaine musical, les tenants de telle ou telle forme d'art partir en guerre les uns contre les autres ? Pour être demeurées moins célèbres les attaques de Jean-Jacques Rousseau contre Rameau ne furent pas moins violentes que les querelles des glückistes et des piccinistes ; le réel talent d'écrivain que Wagner et Berlioz dépensèrent pour défendre et exalter Spontini n'ont pas empêché ses ouvrages de n'éveiller qu'un intérêt purement historique, tandis que, malgré leurs furieuses diatribes contre le style rossinien *Guillaume Tell* et le *Barbier* se classaient au rang des chefs-d'œuvre et s'inscrivaient au répertoire des théâtres lyriques. Les critiques exacerbées que leur propre personnalité fit surgir de toute part ne paraissent guère avoir influencé le jugement de la postérité à l'endroit de leurs productions ; les inepties débitées sur *Carmen* n'ont pas nui à la diffusion de l'ouvrage de Bizet, un des plus purs joyaux de la musique française. Les exemples à citer sont trop, n'oublions pas le proverbe : *Qui ne sut se borner.....* et terminons cette énumération suffisamment édifiante.

Donc, rien de définitif, rien d'absolu dans les formes qui servent de vêtements à la pensée artistique ; les variations du goût, les caprices de la mode les font se diversifier à l'infini ; ce qu'une période adora est abhorré par la suivante. Plus notre vieux monde avance en âge, plus ses habitants se fatiguent vite de ce qui les charma l'espace d'un moment ; l'engouement pour une formule définie persistait jadis pendant quelque cinquante ou cent années ; aujourd'hui, l'âme *ondoyante et diverse* de nos contemporains toujours à l'affût de sensations vives et de frissons nouveaux a tôt fait de se blaser ; elle exige de ceux qui doivent lui distribuer sa part de rêve et d'idéal un effort d'imagination sans cesse renouvelé. Aussi, depuis cinquante ans, les formules se sont elles succédées avec une rapidité déconcertante ; nous avons vu tour à tour rayonner, puis s'éclipser plus ou moins rapidement : les gounodiens, les wagnériens, les franckistes (pour ne citer que les principaux) ; nous assistons au crépuscule du debussysme tandis qu'au zénith se lève l'astre des strawinskystes ; qui leur succédera ? C'est le secret de l'avenir, la vogue des uns ou des autres sera tout aussi éphémère que celle de leurs prédécesseurs, à leur tour le grand tourbillon les emportera : *Sic transit gloria mundi.....*

Tout ceci, qu'il n'est pas inutile de répéter, bien que redit cent fois, prouve simplement qu'en art, c'est non pas le mode d'expression, mais la valeur de la pensée et la perfection plus ou moins achevée de la réalisation qui comptent. Peu importe qu'elle ait été sculptée par Phidias ou par Rodin, une statue reste belle malgré la divergence du procédé d'exécution. On a peine à croire qu'il puisse se trouver à l'époque tragique où nous vivons, des musiciens assez orgueilleux pour penser qu'ils ont créé une forme définitive ? Ont-ils assez peu réfléchi, assez peu regardé dans le passé et le présent pour ignorer encore que rien ne demeure, que rien n'est absolu, pas plus en art qu'en science ? Les jours d'angoisse et de deuil que nous traversons nous incitent à de fréquents retours sur nous-mêmes ; de quel poids pèse la personnalité d'un homme dans l'effroyable cataclysme où toutes les forces vives déchaînées se heurtent, se

brisent, au milieu de terrifiants remous ? Peut-on attacher une importance quelconque à une question de formule ou de tendance au moment où des peuples luttent pour leur droit à l'existence, quand la France en particulier se trouve devant ce dilemme : « Vivre ou mourir ! »

En toute sincérité, le moment est-il bien choisi, lorsqu'après deux ans de luttes acharnées l'ennemi est à nos portes, pour susciter des *querelles d'allemands* à propos de questions futiles ? Serait-ce donc au nom d'un principe d'esthétique que la jeune élite intellectuelle a fait, avec une absolue abnégation et un magnifique enthousiasme le sacrifice de sa vie ? Non certes, mais c'est pour défendre le trésor commun de la France du passé, et pour permettre à la France de demain de faire rayonner sur le Monde le pur éclat de sa pensée comme le fit la France d'autrefois.

Bref, parce que certains musiciens français pensent qu'une *différence de principe* est une raison d'incompatibilité absolue entre eux et leurs confrères, tout projet d'« Union sacrée » doit-il, de ce fait, être écarté ? Nous pensons que leurs aînés agirent avec plus de sagesse lorsqu'en 1871, au lendemain de nos revers, ils se groupèrent *sans distinction de tendance ni d'école* et : « Pour l'Art » fondèrent la *Société Nationale*. Ce qui fait le prix d'une œuvre d'art, redisons-le encore, c'est à côté de la valeur intrinsèque de la pensée, l'harmonieux équilibre de sa réalisation, *quelle qu'en soit la forme*. Que les musiciens qui partagent cette manière de voir se groupent à leur tour, qu'ils s'inspirent de la devise de nos valeureux et héroïques alliés Belges ; « l'Union fait la force », qu'ils forment bloc pour conquérir à la Musique française la place qu'elle mérite d'occuper dans le Monde.

ALB. BERTELIN.

LE PROBLÈME

de l'Édition Française de Musique

(Suite et fin)*

IV

Le simple exposé des faits éclaire les dessous du problème. A quoi attribuer la cause du double échec qui frappe d'impuissance la lutte future contre la formidable industrie musicale allemande ?

A l'opposition qui arrêta, dès le premier jour, l'élan confraternel et rendit précaire toute entreprise d'entente contre le retour de l'envahissement. D'où venait-elle ? des deux notables maisons de Paris ayant représenté en France les deux éditions principales de Leipzig.

Lorsque M. Durand, français d'adoption, succéda au modeste commerçant du Quai des Saints-Pères pour la représentation de l'édition Peters où elle végétait, il réussit grâce à des moyens puissants à en faciliter la colossale diffusion ; il établit du même coup les vastes assises de sa prospérité commerciale. Il est juste de reconnaître que sur ses bénéfices, il consentit de larges aumônes à notre musique contemporaine.

C'est dans le même style que M. Enoch procéda pour la représentation contractuelle de l'édition Litolf.

Or donc, leur attitude dissidente ne permet-elle pas de supposer le dessein de reprendre, aussitôt la paix signée, le commerce lucratif d'un article interrompu ? L'effort actuel d'une impression classique n'a-t-il d'autre but que de combler les vides et de remplacer momentanément les stocks épuisés et non renouvelables ?

(*) Voir les numéros des 1^{er} février, 15 février et 1^{er} mars.